APPEL A CONTRIBUTION

LABYRINTHE #2
Le BEAU, le BRUT et le VIVANT
Parution début 2026

Date limite : **lundi 13/10/25**
Envoyer votre proposition à :
labyrinthe-zine@protonmail.com

Tout type de format est le bienvenu, texte, photos, reportage, dessin, témoignage, collage, nouvelle, ...

LABYRINTHE

Le zine LABYRINTHE est un projet d'un collectif de doctorant.es de l'ENSA Normandie, à cheval entre plusieurs statuts - étudiant.e, chercheur.e, professionnel.le, enseignant.e… - et souhaitant faire partager leur démarche exploratoire, leur regard en décalage, leur position liminale, transitoire, en bordure de la pratique de l'architecture. Le premier numéro est paru en décembre 2023, le second début 2025, et le suivant paraîtra début 2026. L'objectif de ce prochain numéro, centré autour de la triade du BEAU, du BRUT et du VIVANT, est d'accueillir la réflexion de personnes intéressées à participer à cette initiative collective, et de proposer ensemble une variété de chemins, de méthodes, de regards, d'éthiques aspirant à se perdre, à chercher sa place, à explorer par le jeu, à découvrir son rôle, à se positionner et à se perdre à nouveau.

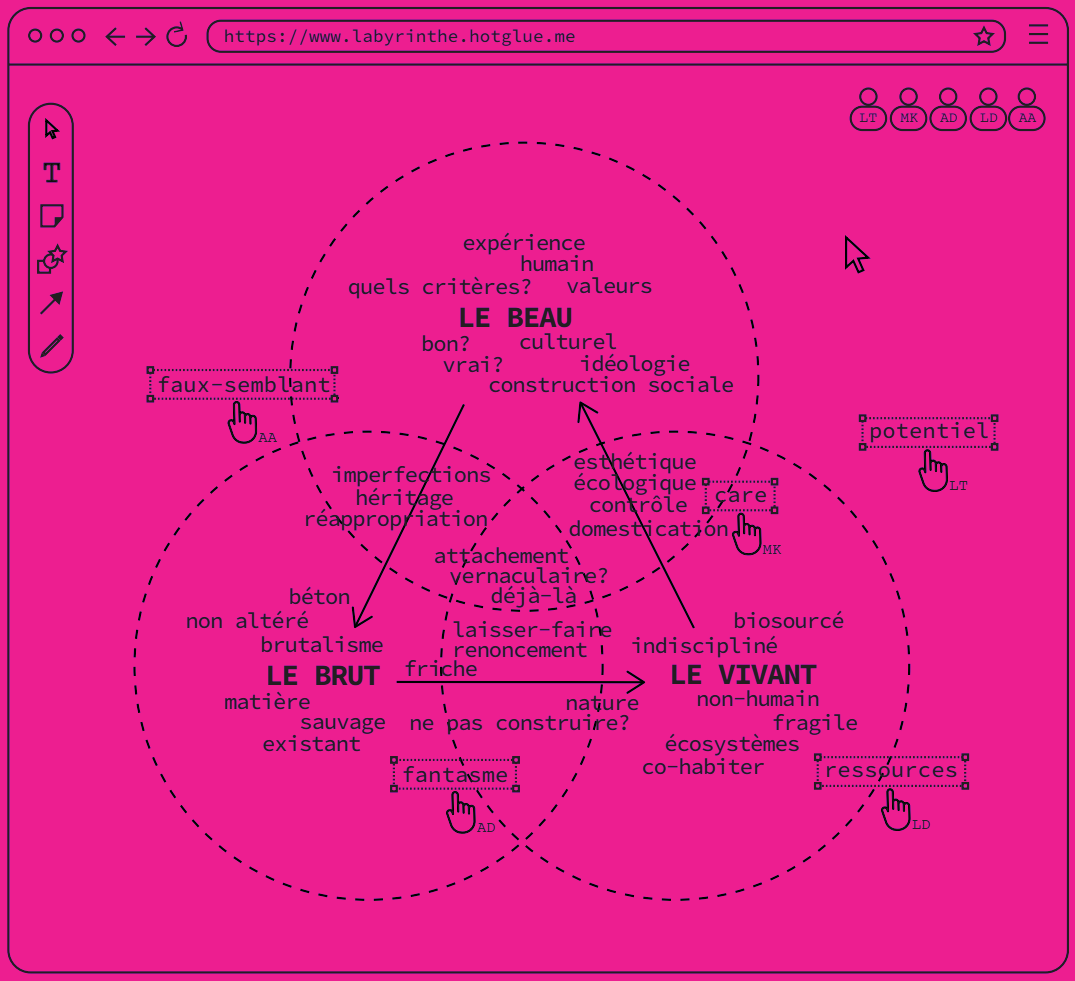
Le BEAU, le BRUT et le VIVANT

Comme notion philosophique, le beau a été un important point d'appui pour des interrogations sur ce qui est bon, ce qui est vrai, ce qui fait art, ce qui est humain. En tant qu'expérience sensorielle, le beau renvoie à un rapport particulier au monde, à une rencontre avec l'altérité, à une relation dialectique entre notre propre perception et notre environnement — qu'il soit naturel ou fabriqué par l'homme. Penser le beau n'est donc pas une expérience passive, puisque celle-ci peut nous transformer autant qu'elle transforme le monde. Cela pose la question donc du rapport entre ce que l'on considère comme beau et la société dans laquelle nous vivons. La notion de beau, pouvant être mis en parallèle à celle du bon, est une construction sociale et culturelle façonnée par des critères de valeurs propres à chaque individu. En architecture, cette relativité soulève une question essentielle : faut-il redéfinir le beau pour répondre aux enjeux contemporains, notamment écologiques ? Peut-on proposer une approche qui concilierait écologie et esthétique sans succomber au faux-semblant d'un greenwashing inoffensif ? Face à cette remise en question du beau, l'héritage architectural et la réappropriation culturelle deviennent un terrain de réflexion. L'architecture du passé constitue un héritage à la fois matériel et symbolique mais ne doit pas être figée dans son évolution. Le beau se réduirait-il à une œuvre achevée et maîtrisée ? Le brut, au contraire, se caractériserait-t-il par son imperfection et sa résilience ?

La notion de brut renvoie à la matière dans son état d'origine, peu ou pas transformée. En architecture, le brut peut convoquer l'héritage moderniste et sa déclinaison radicale et utopiste. En exhibant ses structures, matériaux et fonctions, le brut(alisme) interroge la surproduction et la surconsommation de matières premières au sein d'une industrie extractiviste autant que la problématique d'une difficile maintenance de ces constructions dépassées. À l'heure où la transformation de la matière nourrit l'illusion d'un progrès continu dans une société obsédée par le temps, les conditions mêmes de notre coexistence sur Terre se trouvent mises en péril. L'espace, souvent relégué au second plan dans le couple espace-temps, mérite aujourd'hui toute notre attention, notamment en tant que champ d'expression matérielle. Et si réinterroger la matière à travers le prisme du brut dans l'architecture permettrait de réévaluer notre rapport à l'espace, en réintégrant la question du local ?

Face à la raréfaction des ressources et la compromission historique d'un secteur engagé dans le chaos climatique actuel, il est urgent de faire émerger de nouvelles cultures constructives. Le brut devient un enjeu écologique, une matière qui est potentiellement réutilisable, recyclable, vivante. Car si le brut questionne nos nécessaires renoncements dans la production de l'espace, il peut être aussi interprété comme un état premier et indéterminé, où l'architecture n'impose pas mais compose avec les contraintes d'un déjà-là abîmé. On peut alors se demander : faut-il encore construire, ou faut-il simplement transformer, s'adapter ? L'architecture du brut n'est pas une négation du beau, mais un appel à déplacer ses critères vers une autre expérience du beau en lien avec le lieu et le vivant. Entre le brut et le vivant se dessinerait alors le refus d'une mise en ordre du monde pour embrasser l'incertitude d'œuvrer au sein de milieux de vie sauvages et imprévisibles. Dans cette perspective, le brut ne désignerait-il donc pas davantage une position éthique, plutôt qu'un simple geste esthétique ou une performance ostentatoire ?

Bien que le vivant fasse l'objet de tous les fantasmes, force est de constater que cela dépend entièrement de la forme qu'il prend, de son statut (mauvaise ou adventice ?), de sa localisation… Il est le bienvenu, a priori mais, sous des conditions qui ne le négligent pas seulement, mais le malmènent. Cette végétation citadine, qui semble pourtant indispensable à l'équilibre de notre écosystème, au maintien de la biodiversité et au rafraîchissement urbain, est-elle encore vue comme du vivant, ou bien comme un moyen d'arriver à nos fins ? Il faut que la végétation soit là, sans trop se faire voir, ne surtout pas gêner. Et si le vivant était davantage considéré comme un partenaire luxuriant et indisciplinable ? Il faut observer le vivant différemment. Il faut du temps. Le temps d'accepter les changements qui s'opèrent, de laisser faire, de regarder les choses dans leur entièreté, dans leur profondeur, de créer cette relation, ce lien, cet attachement, avec ce déjà-là, avec cet environnement. Laisser le temps à nos perceptions du beau, du brut pour transformer notre rapport au vivant. Considérer le vivant comme un être habitant de nos espaces bâtis pourrait être une manière de mieux le respecter, de mieux l'intégrer ? En somme, comment cohabiter, comment coexister ?



LE COLLECTIF

Antoine APRUZZESE est architecte, enseignant et prépare une thèse à l'ENSA Normandie. Il explore dans sa pratique et dans ses recherches les relations qui sont tissées entre espace, construction architecturale et performance du politique. En dehors de ses recherches, il est passionné par l'esprit DIY, l'édition indépendante et les radios libres.

Lucie DEHAME est architecte DE, à la suite d'un mémoire en mention recherche sur la rénovation énergétique du centre historique de Rouen et un poste de chargée de recherche au sein du laboratoire ATE de l'ENSA Normandie, elle début un doctorat en Juillet 2024 sur l'adaptation des pans de bois à Rouen aux enjeux climatiques.

Alexis DESPLATS est passionné du rapport entre architecture et pédagogies depuis ses années BAFA, il dessine des écoles écolo en tant qu'architecte DE, il organise des chantiers pédagogiques et participatifs pour sa thèse CIFRE, et il écrit dans les revues TOPOPHILE et Séquence Bois sur des projets d'architecture scolaire innovants ou vertueux.

Miléna KOUTANI est architecte DE, diplômée de l'ENSA Normandie avec la Mention Recherche en 2020. En janvier 2021, elle débute un doctorat au sein du laboratoire ATE portant sur le concept du commun et les alternatives urbaines qui peuvent s'en inspirer. En parallèle de ses recherches, elle travaille en tant qu'illustratrice.

Léna TULLIFER est architecte DE, et a débuté sa thèse au laboratoire ATE en 2023. Sa recherche se concentre sur la caractérisation des espaces publics et des ambiances urbaines dans un contexte caniculaire. Elle fait également partie du programme Égalité Des Chances, qui a pour but de sensibiliser et d'aider les lycéen.nes de bac pro/techno à accéder aux études d'architecture.